Des trottoirs à Manille.

Par Jacques Lévy





On pourrait bien sûr montrer d'abord cette photographie, et si on ne le faisait pas, on nous le reprocherait, en partie à raison. Cela existe et c'est un bidonville comme on l'imagine. Des constructions précaires en matériaux de récupération, il y en a à Manille, mais ce n'est pas la majorité des quartiers informels. L'essentiel du quartier de Tondo, le plus grand et le plus connu des *slums* de la capitale des Philippines ressemble plutôt à cette deuxième photo. Il s'agit d'autoconstructions composites, ouvrant des possibilités d'amélioration progressives, que des politiques publiques urbaines ont d'ailleurs encouragées depuis plusieurs années.



Lorsque je m'y trouvais, en juillet 2006, j'ai été impressionné par la qualité de la vie urbaine et notamment des espaces publics, fonctionnant en partie comme extension semi-privative des minuscules logis des résidants, mais aussi comme lieux de sociabilité actifs, dans lesquels l'arrivée d'un étranger au quartier est, pour les habitants, bien plus une bonne surprise gentiment fêtée qu'une gêne. Les bidonvilles *stricto sensu*, on les trouve plutôt sur les marges de ces quartiers, ou carrément en dehors, le long des rivières ou des voies ferrées. Je découvris celui de la première photo à la tombée de la nuit, vaguement inquiété par les réminiscences d'avertissements lus ou entendus sur le niveau de violence à Manille, tout particulièrement dans ce quartier. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je me fis aborder par des lycéennes joyeuses et déterminées, parlant un bon anglais, et qui voulaient absolument me filmer (elles avaient une caméra vidéo) en m'interrogeant sur les problèmes de la société philippine, dans le cadre de la préparation d'un exposé pour leur cours de *social studies*. Je balbutiai quelques généralités sur le développement, l'importance du projet, la place des acteurs, la force du partage et de la solidarité… Les lycéennes ne semblaient pas spécialement surprises ni impressionnées. Sur le trottoir, face à la rivière et à son bidonville, elles étaient tout simplement en train de faire des sciences sociales.



Après les avoir quittées, je tombais sur un magasin d'apparence modeste qui portait le titre, à double sens, pensai-je, de *Screw Kingdom*.

J’y fus accueilli par de très jeunes employés qui me sortirent d’un mauvais pas. Dès le début de mon voyage, j’avais constaté que le sac à dos que j’avais acheté en Europe, juste avant mon départ, avait perdu les deux vis qui fixaient l’une des bretelles. Et comment arpenter les rues du Monde avec un sac à dos inutilisable ? À Tahiti, j’avais trouvé une clé Allen qui avait rendu possible un bricolage fragile : il y avait désormais une seule vis à chaque bretelle. Je n’avais trouvé de solution durable ni à Rapa Nui, ni à Manihi, ni à Rarotonga, ce qui pouvait se comprendre, mais pas non plus dans les opulentes Taipeh et Séoul, où la *serendipity* n’avait pas suffi à me faire pénétrer dans les antennes locales du Royaume de la Vis. …Et voilà que la pauvre Manille m’offrait le concours de ces adolescents experts qui s’affairaient dans leur réserve pour finalement trouver les deux vis libératrices. Comme je n’avais pas de monnaie, on m’en fit cadeau.

Du strict point de vue de l’urbanité, ce fut, en somme, une journée réussie.